

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jedis et Samedis, JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS: Un an, Saumur, 18 fr. c. Poste, 24 fr. c.

Gare de Saumur (Service d'été, 9 mai).

PRIX DES INSERTIONS: Dans les annonces, 20 c. la ligne.

Table with 2 columns: DEPARTS DE SAUMUR VERS NANTES, DEPARTS DE SAUMUR VERS PARIS. Lists train times and routes.

Chronique Politique.

La dépêche la plus importante de la journée serait la suivante, si ses deux parties ne se contredisaient pas l'une l'autre: Berlin, 15 juillet, soir. On mande d'Em's: Après que la renonciation du prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne eût été communiquée officiellement au gouvernement français par le gouvernement espagnol, l'ambassadeur de France demanda au roi de Prusse s'engageait à ne jamais donner de nouveau son consentement dans le cas où le prince de Hohenzollern reviendrait sur sa candidature.

précipiter, à cause de lui, l'Allemagne dans une guerre et d'exposer en même temps l'Espagne à des hostilités sanglantes. Le Courrier de la Bourse a reçu de Dusseldorf la nouvelle suivante qu'il doit tenir de bonne source: Le prince Léopold de Hohenzollern, vu les circonstances actuelles, ne persisterait dans son acceptation de la couronne qu'à la condition que l'Espagne, au cas où la France attaquerait l'Allemagne pour ce motif, déclarerait aussitôt de son côté, la guerre à la France et commencerait les hostilités. Les Belges ne sont pas sans inquiétudes et ils ont bien quelque raison sur l'issue que pourrait avoir la guerre: Nous apprenons de bonne source, dit l'Écho, que le gouvernement est très inquiet sur la situation qui pourrait être faite à notre pays en prévision d'un conflit entre la Prusse et la France. On travaille nuit et jour au ministère de la guerre pour préparer les lettres de rappel des classes de miliciens en congé, et l'ordre de lever le camp de Beverloo peut être donné d'heure en heure. On n'attend que la réponse du roi de Prusse à l'ultimatum de la France pour prendre immédiatement une décision à cet égard. De son côté, le bureau de mobilisation prend des dispositions nécessaires pour assurer au besoin le transport des troupes sur certains points déterminés. On lit dans le Journal de Bruxelles: Des ordres ont été donnés, paraît-il, à

une partie de la garnison de Bruxelles de se tenir prête à partir au premier appel. Le Volksbothe de Munich, l'organe le plus influent de la Bavière, conseille à la Chambre et au peuple bavarois, de veiller et surtout de refuser, en cas de guerre entre la France et la Prusse, d'exécuter les traités militaires. Cette lutte, dit le Volksbothe, si elle s'engage, ne regarde nullement l'Allemagne en général et encore moins la Bavière en particulier. C'est une guerre que la Prusse ferait dans un intérêt dynastique, n'est donc à elle de s'en tirer seule et comme elle le pourra; nous n'avons rien à y voir. La plupart des autres feuilles bavaroises parlent dans le même sens. Mais, d'autre part, on n'ignore pas que les sentiments du roi sont prussiens. On mande de Vienne, le 15 juillet: La Tages Presse est convaincue que l'attitude de l'Autriche ne peut être que neutre, tant que la guerre serait restreinte à la France et à la Prusse; mais si une troisième puissance venait à y prendre part, alors cette attitude serait modifiée. La Sentinelle du Jura annonce que c'est sur les bords de l'Elbe et du Weser que la Prusse concentre ses moyens de défense. En fortifiant Glückstadt, elle pense mettre Altona et Hambourg à l'abri de toute attaque maritime. Elle relie également Gestermond à Hambourg par un chemin de fer stratégique; elle entasse canons et munitions à Kiel, à Stralsund, à Dantzic.

Tous les hommes en congé ont été rappelés. On lit dans le Gaulois: Nous garantissons l'exactitude de la nouvelle suivante: Tout le personnel de l'ambassade prussienne, tous les officiers prussiens en congé en France ont reçu l'ordre formel de rejoindre l'ambassade, d'y laisser leurs adresses et de ne pas quitter Paris, même pour aller à Saint-Cloud. Toutes ces personnes doivent être prêtes à quitter la France ensemble, au premier signal. Le travail de déversement de la garde mobile dans l'armée conclut à l'incorporation de 150 à 200 mobiles par bataillon de ligne. Luxembourg, et aussitôt ils ont inspecté les travaux de démantèlement de la place; ils s'entretiennent longuement avec les habitants notables de Luxembourg qui passent pour avoir conservé quelque sympathie pour la Prusse. On dit dans la ville que Trèves a des intelligences avec les chefs de la place, et qu'en deux heures le chemin de fer peut jeter dans le grand-duché une armée prussienne. Les régiments prussiens sont prêts à partir pour cette destination. Mais la majorité des habitants de Luxembourg acclamerait les Français s'ils se présentent; aussi tout le duché est semé d'agents secrets de M. de Bismark, qui cherchent à diminuer, auprès des Luxembourgeois, la sympathie qu'on éprouve pour la France; mais,

grins, puisqu'elles arrivent tous les jours. Belle raison! Ils ont répondu à tout quand ils ont dit, comme Léonard: « Cela se fait. » En parlant, oui, cela se fait, mais cela tue! Et Marcien fondit en larmes. Puis il regarda tristement la table ronde, devant laquelle il était assis tout seul: c'était devant cette table qu'autrefois son oncle lisait le journal, à côté de lui; c'était aussi devant cette table que Lysie travaillait le soir, tout en babillant comme babillent les jeunes filles; c'était plus qu'une table tournante, hantée par des esprits imaginaires, c'était la table des souvenirs. Toutes mes soirées se passeront ainsi, pensait-il, car ce M. Blanchard, une fois marié, m'enlèvera probablement ma pauvre Lysie. Je serai seul, comme aujourd'hui, devant cette petite table... mais ce sera le système cellulaire du cœur! En levant les yeux, il vit le portrait de son oncle et celui d'Angèle, sa fiancée, qui le regardaient et lui souriaient. Vous m'avez bien aimé, vous! dit-il en joignant les mains. Pendant que ses yeux étaient fixés sur les portraits, il se mit à regarder en arrière, avec les yeux de l'âme, et par cette puissance magique de la pensée, la seule nécromancienne qui existe, il fit sortir les deux morts du

tombeau et les revit près de lui, à ses côtés. Il était dans un de ces moments d'exaltation suprême, que les poètes, les rêveurs, tous les fidèles de l'inspiration ou de la prière, comprennent aisément; un de ces moments où l'on court mettre le verrou pour pleurer à son aise, souvent sans amertume, uniquement pour faire sortir son pauvre cœur de cette espèce de prison où on le renferme pour le cacher aux indifférents. Dans ce moment, Léonard et le docteur, qui venaient sans cesse chez Marcien, pour surprendre les moindres symptômes d'aliénation, se présentèrent comme pour lui faire visite, mais en réalité pour constater l'état sanitaire de sa raison. Monsieur est dans le petit salon, dit le domestique à Léonard, tout en se préparant à l'introduire. Ne vous dérangez pas, faites vos affaires; répondit Léonard, qui n'était pas fâché d'arriver à l'improviste, je connais les étres. Il se dirigea avec le docteur vers la porte du petit salon, mais quand il voulut l'ouvrir, il sentit une résistance; Marcien venait de mettre le verrou. Laissez-moi, dit brusquement Marcien, de l'intérieur de la pièce, en croyant s'adresser au domestique; je n'ai besoin de rien. Il doit lui prendre quelque lubie, dit tout bas le docteur à Léonard; connaissez-vous quelque autre issue

pour pénétrer dans le petit salon? il serait bon de le surprendre. Nous allons tourner la difficulté par le couloir; répondit Léonard, et nous arriverons par une petite porte de service. Cette porte, à laquelle Marcien n'avait pas songé, était restée entr'ouverte; comme elle était masquée par une portière, il ne s'en était pas aperçu. Les deux espions soulevèrent cette portière avec précaution, de manière à ne pas être vus. Ils surprirent Marcien décrochant l'un après l'autre le portrait de son oncle et celui de sa fiancée; il les plaça ensuite sur deux chaises, qu'il avait avancées devant la table; puis il s'assit entre ces chers portraits, absolument comme dans une soirée de famille, où l'on se groupe autour d'une table pour causer, pour lire ou travailler. Il regardait les deux portraits l'un après l'autre, avec une pieuse adoration, et en laissant couler de grosses larmes. Mes amis, dit-il aux deux portraits, je veux passer ma soirée avec vous; il me semble que vous vivez encore: je vous parle comme si vous alliez me répondre. Je suis triste, mes amis, consolez-moi! Le docteur et Léonard se regardèrent en haussant les épaules avec une profonde pitié. Ils ne savaient pas que

M. BLANCHARD FILS, NOUVELLE, Par M^{me} ANAIS SÉGALAS. (Suite.) Il se remit à réfléchir, en se disant avec amertume: Aimez donc une enfant de tout votre cœur, que ce soit votre fille ou votre sœur, et celle-ci est l'une et l'autre pour moi; adorez-la depuis sa première dent de lait jusqu'à sa première robe de bal, pour que tout-à-coup elle vous oublie comme une ingrate. Dès que cette petite fille aura brisé sa dernière poupée, elle se fera tout-à-coup une idole en habit noir: un monsieur bien cravaté et bien ganté, qu'elle n'aura jamais vu jusque-là, vous enlèvera du premier coup cette tendresse de dix-huit ans, de vingt ans; ce monsieur entrera avec elle dans une grande maison qu'on appelle la mairie, puis ensuite il aura le droit de l'arracher de votre toit, de la prendre pour lui, de s'emparer non-seulement de sa fortune, mais encore de tout son cœur! Et si vous vous désespérez de votre isolement, les stupides mécaniques comme mon frère Léonard vous diront, avec un sourire de pitié: « Ces choses-là ne peuvent pas être des cha-

qu'ils fassent, la domination prussienne est détestée, et tous les vœux du grand-duc sont pour la France.

L'original de la renonciation du prince Léopold à la candidature du trône d'Espagne a été remis de la part du prince Antoine de Hohenzollern père, le 13 au soir, à l'ambassadeur d'Espagne à Paris, par M. Stratt, agent de Roumanie, arrivant directement de Sigmaringen, porteur de ce document.

Le *Gaulois* publie le passage suivant d'une lettre du maréchal Prim, en date du 8 courant, qui lui est, dit-il, communiquée :

« Vous connaissez mieux que personne mes sympathies et mon affection (*carino*) pour tout ce qui touche à la France, ainsi que mon respect pour S. M. l'Empereur, vous comprendrez par conséquent mon profond chagrin, en voyant que les circonstances sont de nature à refroidir tant soit peu, pour le moment, les relations entre les deux pays; mais que faire quand les intérêts de ma patrie sont en jeu ?

« Jamais je n'aurais pu croire que la France prendrait cette question si à cœur, jamais je ne prévoyais qu'elle pût donner lieu à des complications européennes qui me navrent; mais au point où nous en sommes arrivés, reculer serait honteux; il faut avant tout sauver l'honneur national. Je finis donc en disant, la main sur la conscience, et bien convaincu que nous n'avons porté aucune atteinte à la bonne amitié qui nous unit à nos voisins les Français: *En avant et vive l'Espagne!!!*

NOUVELLES ET BRUITS DU JOUR.

Paris, 14 juillet :

L'événement du jour est une dépêche à double face, reçue de Berlin et qui annonce dans un paragraphe l'acceptation par le roi Guillaume des garanties demandées par la France, et dans un autre, le refus même de recevoir M. Benedetti.

Cette dernière version, à laquelle le public semble s'attacher de préférence, équivaudrait nécessairement à la brusque rupture des négociations, et par conséquent la guerre.

L'Empereur est arrivé aux Tuileries vers dix heures et demie du matin.

A midi, le conseil des ministres s'est réuni. La séance n'était pas encore terminée à deux heures, et l'on attendait une dépêche directe de M. Benedetti pour savoir au juste à quoi s'en tenir et aviser aux décisions à prendre.

Trois heures et demie.

Les ministres sont encore aux Tuileries. Ils rédigent, assure-t-on, une déclaration con-

cernant la guerre, et demandant que le contingent soit porté à 140,000 hommes.

Un emprunt serait demandé en même temps.

La communication est attendue vers quatre heures.

L'activité imprimée aux préparatifs de guerre semble indiquer les progrès que fait, dans l'esprit du gouvernement, la croyance à une rupture.

Les mouvements de troupes ont commencé dans Paris.

Différents corps sont partis par le chemin de fer de l'Est.

La surexcitation belliqueuse est du reste de plus en plus grande parmi la population et s'est déjà traduite par des manifestations publiques.

Grande animation dans les couloirs du Corps-Législatif.

Les bruits sont tout-à-fait à la guerre.

Le roi de Prusse aurait refusé de donner des explications à M. Benedetti, qui aurait demandé ses passeports.

L'Agence Havas publie la note suivante :

« Les bruits qui ont circulé relativement aux dissentiments qui se seraient produits entre le garde des sceaux et le ministre des affaires étrangères sont entièrement controuvés.

« Il est également inexact que le ministère se soit scindé et que plusieurs de ses membres pensent à se retirer.

« Le cabinet est aussi uni que jamais, et ne songe qu'à assurer la paix de l'Europe, tout en maintenant l'honneur et la dignité de la France.

« Le *Gaulois* rend compte, dans les termes suivants, de la manifestation des étudiants de Paris, qui a eu lieu mercredi au soir :

« Un symptôme très-significatif de l'opinion publique s'est produit hier soir.

« Une bande d'étudiants, composée de quatre par quatre en très-bon ordre, descendait, vers onze heures et demie, la ligne des boulevards. Ils semblaient venir de la Bastille et se dirigeaient vers le quartier Latin par la rue Montmartre.

« En tête de la bande était portée une bannière sur laquelle nous avons lu d'un côté : *Ecole de médecine*, et, de l'autre, — écrit au fusain, — *A bas la Prusse!*

« Nous avons suivi cette manifestation jusqu'aux Halles; elle se produisait avec le plus grand ordre; nous avons seulement entendu sur l'air classique des *Lampions* les cris mille fois répétés de : *Vive la France! A bas la Prusse! Vive la guerre!*

« De temps en temps éclataient des chants patriotiques, — et tout particulièrement la *Marseillaise*.

« Une foule nombreuse, composée principalement d'ouvriers, les accompagnait et répétait leurs cris et leurs chants.

« Il n'a été fait aucune tentative pour disperser cette première et significative manifestation. »

LE CONCILE.

Voici les dépêches que nous avons reçues relativement au Concile :

Rome, 12 juillet. — Hier dans une très-longue séance, la rédaction définitive des 3^e et 4^e chapitres du schéma relatif à l'infailibilité a été votée par assis et levé.

Demain mercredi aura lieu le vote oral par oui, par non ou par oui conditionnel de l'ensemble de la constitution dogmatique concernant la primauté et l'infailibilité papales.

La cour de Rome rappelle, par la voie du télégraphe, les évêques de la majorité qui sont en congé, à proximité de cette ville.

On présume qu'il y aura une centaine de non et de oui conditionnels.

La promulgation de cette constitution et de celle sur le catéchisme aura lieu dimanche ou mardi prochain, au plus tard. Plusieurs théologiens croient que, malgré les précautions prises, la formule définitive est encore susceptible d'interprétations plus ou moins étroites.

Rome, 13 juillet. — L'infailibilité vient d'être votée; il y a eu 450 pour, 88 contre et 62 votes conditionnels.

M. le ministre des affaires étrangères a donné hier, au Corps-Législatif, des nouvelles rassurantes sur le sort de nos nationaux en Chine et a exprimé la pensée que le télégramme relatif au massacre de Pékin pourrait bien être supposé.

Voici, d'autre part, ce qu'on a télégraphié de Bombay à Londres, en date du 13 juillet :

« Des avis de Nankin annoncent qu'il y a eu de sérieux désordres provoqués par des vols d'enfants dans lesquels des étrangers seraient impliqués. Plusieurs Chinois torturés auraient avoué la participation des étrangers. On s'attendait à chaque instant à une attaque sur les missionnaires français par la populace. Une grande agitation régnait à Nankin.

« Sur la demande du consul anglais, M. Medhurst, de canonnière anglaise la *Dove* se rend à Nankin pour protéger les missionnaires.

« Il résulte de ce télégramme, rapproché des informations communiquées par le ministre des affaires étrangères, que les désordres plus ou moins graves qui ont eu lieu en Chine se sont produits à Nankin et non à Pékin, et que les suites de ces désordres n'ont fort heureusement point été aussi funestes à la colonie européenne dans ces lointains parages qu'on a pu le craindre sur la foi d'un télégramme apocryphe.

Le *Journal officiel* publie la dépêche suivante de notre ambassadeur à Saint-Petersbourg :

« Saint-Petersbourg, le 11 juillet.
« Le général Fleury à Son Exc. M. le ministre des affaires étrangères, à Paris.

« Toujours pas de nouvelles de Chine. La ligne télégraphique de Sibérie a été endommagée par des orages et le débordement de plusieurs cours d'eau. La station télégraphique de Sioussa, entre Tomsk et Irkoutsk, est inondée.

« Les appareils ont été emportés par l'eau. Toutefois le gouvernement pense que la distance aurait pu être franchie par des estafettes, et que la malheureuse nouvelle, si elle était vraie, serait déjà connue à Saint-Petersbourg, puisqu'elle daterait de vingt-et-un jours, et qu'en temps ordinaire il n'en faut que quatorze pour arriver de Pékin.

« Voici le texte de l'ordre du jour qui a été communiqué aux officiers et sergents-majors de la garde mobile :

« La garde nationale mobile va être appelée à l'activité, elle sera envoyée immédiatement au camp de Châlons, pour y compléter son organisation et son instruction.

« MM. les officiers, sous-officiers et tambours qui, pour des raisons particulières, croiraient ne pas pouvoir suivre leur corps, sont mis en demeure de donner leur démission. Ceux qui voudront partir devront remettre à leur chef de corps une attestation écrite, par laquelle ils prendront l'engagement de partir.

« Les employés du gouvernement recevront sur leur demande des congés.

« Ceux qui ont des emplois civils sont engagés à en solliciter de leur administration.

« Les démissions devront être envoyées dans le plus bref délai; les démissionnaires doivent leur concours jusqu'au jour de l'acceptation de leur démission.

« Les classes de 1865, 66, 67 et 68 sont appelées à l'activité.

« Les officiers devront faire des recherches et employer tous les moyens pour découvrir les gardes mobiles absents du département ou à l'étranger.

« Pour les articles non signés : P. GOURT.

Nouvelles Diverses.

« Il n'est plus douteux, dit l'*Univers*, que si la guerre a lieu, l'Empereur prendra lui-même le commandement des troupes. On a dit que dans ce cas le Prince Impérial ferait partie de l'état-major de son père. Nous ne savons si la chose se confirmera, mais une personne qui nous l'a raconté a entendu de la bouche même

pour donner dans le petit salon le cœur est un enfant sublime, et qu'il ne faut pas lui demander un compte trop rigoureux de ses caprices sacrés.

— Mon bon oncle, dit Marcien au portrait, ma sœur va se marier, je sais vivre seul... Oh! si vous pouviez sortir de ce cadre et m'aimer encore comme autrefois!... Et vous, mon Angèle, dit-il au portrait, de sa fiancée, si vous viviez, si vous étiez ma femme, vous seriez ici, à cette place, avec votre broderie à la main... et nous causerions et ce serait le bonheur!... Oh! l'isolement, l'isolement!... Mais rassurez-vous, je le supporterai; je ne me marierai jamais, je vous le jure!

Le docteur et Léonard parlèrent d'un grand éclat de rire.

— Qui donc est là? s'écria Marcien, en se levant brusquement.

Il se trouva en face de son frère et du docteur, qui s'avançaient dans la chambre, en riant toujours.

— Ah! tu fais les dialogues des morts! dit Léonard; nous faisons joujou avec les portraits.

— Tais-toi! s'écria Marcien indigné et l'œil flamboyant; je ne veux pas qu'on rie de mes larmes et qu'on touche à mes adorations.

— Vos adorations peintes à l'huile, dit le docteur en ricanant. Tâchez donc de comprendre ce qui est raisonnable... On ne place pas un portrait sur un fauteuil,

pour qu'il vous tienne compagnie, on ne cause pas avec lui.

— Cela ne se fait pas, dit Léonard.

— Tais-toi! s'écria de nouveau Marcien, avec d'autant plus d'empressement qu'il faisait mille efforts pour se contenir avec le docteur, et saisissait au bon occasion de faire retomber toute sa colère sur Léonard.

Le docteur l'examinait avec le regard le plus scrutateur qu'il fut possible d'avoir. Jamais ses paisibles clients n'avaient eu la fantaisie de causer avec des portraits, et ne lui avaient donné le spectacle d'une pareille exaltation.

— Calmez-vous, je vous en supplie! dit-il à Marcien. Moi, certainement, quand j'ai perdu ma femme, j'en ai regretté...

— C'est dans les convenances, dit Léonard.

— J'ai mis un crêpe à mon chapeau.

— Cela se fait, dit encore Léonard.

— Oh! si tu savais comme tu m'agaces! s'écria Marcien, frémissant d'impatience et les mains crispées.

— J'ai son portrait dans mon salon, continua le docteur, mais je ne cause pas avec cette peinture. Cela ne m'empêche pas de remplir mes devoirs: tous les ans, après avoir fait ma tournée de visites, je vais porter une couronne d'immortelles sur sa tombe.

— Cela se fait, dit Léonard... à la Toussaint.

— Mais tais-toi, donc! s'écria Marcien avec tant d'explosion qu'il le fit tressaillir, et que le docteur bondit sur sa chaise.

— Certes, continua Marcien, c'est une chose touchante que ce pieux pèlerinage du 1^{er} et du 2^e novembre; mais tu ne le fais, toi, que par habitude. Veux-tu que je te dise, tu n'es qu'une mécanique organisée pour pleurer à la Toussaint et le 2 novembre, pour le consoler le 3, pour croquer la fève le jour des Rois, pour rire le mardi-gras, pour mettre un pantalon blanc le 1^{er} mai, et un paletot doublé de fourrure le 4^e décembre, quelle que soit la température. Tu ne sais agir et te remuer que lorsque l'on tire les ficelles de l'usage et des convenances. Quant au cœur, tu as quelque chose qui bat du côté gauche, voilà tout... Oh! laisse-moi! laisse-moi!... et quand je m'enferme pour pleurer, ne viens pas surprendre le secret de mes larmes; tu n'es pas digne de les comprendre!

Il s'anima et s'exaltait de plus en plus; il avait l'œil plein d'éclairs, la joue couleur de pourpre, la lèvre frémissante, les membres agités d'un tremblement nerveux; sa colère montait, montait... de son cœur à sa joue, de sa joue à ses yeux.

Le docteur le regardait en se disant tout bas :

— Voilà, certes, une affection mentale bien caractérisée.

— Que de fracas pour deux portraits! dit Léonard. Et ta fiancée à l'huile est-elle au moins sensible à ton amour?

En disant cela, il prit le portrait des deux mains et lui rit au nez.

— Je te défends de toucher à ce portrait! s'écria Marcien, qui s'élança vers son frère et le repoussa si violemment qu'il alla se frapper la tête contre l'angle d'un meuble.

Le coup n'avait rien de dangereux; pourtant Léonard jeta de grands cris, comme s'il s'agissait d'une affaire de cour d'assises, tandis que c'était tout bonnement une affaire de vulnérabilité. Mais cela suffisait pour persuader au docteur que c'était un cas de folie furieuse, et pour constater les voies de fait qui permettaient la séquestration d'office. En sortant de chez Marcien, il s'empressa de faire son certificat et de remplir les formalités d'usage.

Marcien avait annoncé qu'il partirait le lendemain, à dix heures du matin, pour aller rejoindre sa sœur. Dès neuf heures, le docteur revenait chez lui, en lui disant qu'il avait été inquiet la veille, et qu'au moment de le voir partir, il tenait à s'assurer de l'état de sa santé.

Marcien lui dit en riant qu'il se portait à merveille, et le docteur, qui était venu dans sa voiture, lui proposa de le conduire à l'embarcadere.

du prince qu'il n'en doutait pas et en serait fort heureux.

— Le ministère de la guerre a pris toutes les mesures nécessaires pour mobiliser cent bataillons de la garde mobile des départements de la Seine et des départements de l'Est.

Si la guerre éclate, ces bataillons, formant environ cinquante mille hommes, seront sur pied et transportés au camp de Châlons en moins de huit jours.

— Le *National* affirme qu'au ministère de la guerre un travail est préparé pour faire, au premier coup de canon, appel aux volontaires qui voudront s'engager pour toute la durée de la guerre.

— Nous recevons, dit la *Liberté*, de divers points de la France l'avis de la formation de gardes mobiles, de corps de francs-tireurs qui prouvent combien la guerre, contre la Prusse, est populaire en France.

— Une circulaire ministérielle, en date du 9 juillet, adressée par le maréchal Le Bœuf à tous les chefs de corps, invite ces derniers à adresser à l'administration de la guerre, dans le plus bref délai, un état nominatif des officiers sous leurs ordres, qui, par suite de leur âge ou de leurs fatigues, désireraient être admis dans la garde mobile, soit avec leur grade, soit avec un grade supérieur.

Cette nouvelle, qui nous est donnée par le *Journal de Bordeaux*, nous confirme le bruit suivant lequel il serait procédé de suite à la mise sur pied de guerre de la garde mobile.

— Tous les officiers de la garde mobile ont été convoqués au domicile des commandants ou aux mairies, pour recevoir des instructions.

— L'*Eclair* de Saint-Etienne dit que l'activité la plus grande règne dans la manufacture d'armes, et qu'on expédie constamment au ministère de la guerre une grande quantité de pièces de rechange pour nos armements.

— A Besançon, un télégramme a apporté à l'arsenal l'ordre de mettre sur pied de guerre huit batteries d'artillerie.

On prépare des obus, et quatre mille cartouches sont déjà prêtes. On a ordre aussi de préparer l'armement de la place de Besançon.

— On ne sait pas où est l'escadre, dans le public bien entendu, car le ministre doit savoir à quoi s'en tenir. Revient-elle de Malte à vapeur pour se ravitailler et filer dans le Nord? Fera-t-elle un crochet sur l'Algérie, afin d'utiliser son retour en ramenant une division de l'armée d'Afrique? Ou a-t-elle fait route sur Cherbourg, afin de pénétrer le plus promptement possible dans la Baltique. Voilà ce que l'on se demande et ce que l'on ne peut pas savoir.

L'avis à vapeur *Adonis*, qui allait être mis en réserve, a reçu l'ordre de réarmer sous

le commandement de M. Robert de Fitz-James.

A Toulon, les armements marchent avec un ensemble qui ne provoque aucune espèce de perturbation. En allant dans le port, on remarque une activité prodigieuse: deux établissements sont jour et nuit en permanence, la préfecture maritime et le télégraphe.

— A Toulon, les armements touchent à leur fin, les chances de guerre y sont accueillies avec enthousiasme. La flotte est armée, l'arsenal est admirablement approvisionné, les équipages attendent avec impatience l'heure du départ. L'escadre cuirassée croise devant les îles d'Hyères attendant des ordres.

— Les nouvelles de Cherbourg confirment nos prévisions au sujet des armements: depuis l'extrême-frontière du nord jusqu'aux frontières d'Italie, on arme partout. Le *Rochambeau*, la *Savoie*, la *Guyenne*, la *Surveillante*, la *Garonne* et le *Calvados*, sont prêts à partir. Les deux derniers mêmes sont déjà en route pour Oran, où ils vont prendre des troupes; les quatre autres cuirassés sont destinés à renforcer l'escadre de l'Océan.

— On écrit de Londres, au *Gaulois*: « Dès samedi dernier, des marchés considérables en cafés, en riz, en provisions pour la marine, livrables à Toulon et à Cherbourg, ont été passés à Londres pour le compte du gouvernement français. »

— Le bruit courait mardi, à Saint-Omer, que l'ordre était arrivé de ne pas vendre les barrages du camp d'Helfaut, qui pourraient servir en cas d'éventualités.

— Les cultivateurs ont été avertis qu'ils aient à tenir à la disposition de l'autorité militaire les chevaux de trait qui leur ont été confiés.

Dans l'Est, les chevaux ont été repris samedi, dimanche et lundi.

Aucun ordre n'a encore été donné, dans les dépôts de recrutement, relativement aux hommes de troupes en congé et aux militaires de la réserve.

Une commande de cent mille mètres de calicot a été faite à Mulhouse pour le compte du ministère de la guerre, livrables en huit jours dans les places de Strasbourg, de Metz et de Lille.

— L'administration de la guerre vient d'adjudger à Toulon la fourniture d'un million de litres de vin de campagne.

C'est une maison de Béziers, et une autre de Narbonne, qui devront livrer, dans un délai de quinze jours, 600,000 litres à Cherbourg et 400,000 litres à Brest.

— Le chemin de fer de l'Est s'est engagé à transporter, en seize heures, toutes les troupes formant le camp de Châlons avec matériel complet, chevaux, canons, caissons.

D'après le *Gaulois*, tous les wagons nécessaires à ce transport sont au camp.

A la gare des marchandises de la compagnie de l'Est, on a fait partir des fourgons d'équipages militaires chargés de vivres et de munitions. On a également vu une certaine quantité de chevaux partir de cette gare.

En vingt-quatre heures, 1,200 wagons du chemin de fer de l'Est ont été mis en réquisition pour transporter des farines et des biscuits à la frontière.

254 caisses de chirurgie sont parties en grande vitesse par le chemin de fer de l'Est pour la frontière.

— Plusieurs étudiants en médecine de la Faculté de Montpellier viennent de se mettre, en cas de guerre, à la disposition de l'autorité militaire pour le service des ambulances.

— On parle beaucoup d'expériences qui auraient été faites ces jours derniers, aux environs de Paris, avec des canons d'un nouveau modèle se chargeant par la culasse et tirant quarante coups à la fois.

Ce serait, dit la *Presse*, le système des pistolets revolvers appliqué aux pièces d'artillerie, avec cette différence très-grande que les projectiles ne suivent pas une même ligne, et forment au contraire un demi-cercle. On comprend toutes les ressources que peuvent offrir, dans une bataille rangée, des armes semblables.

Ces canons se divisent en quatre parties, et chacune de ces parties peut être facilement emportée par un homme. Elles sont réunies ensuite, au moyen de vis et de boulons, dans l'espace de trois à quatre minutes.

Les Prussiens ont aussi, à ce qu'il paraît, leurs canons revolvers et leurs mitrailleuses de campagne. Nous avons lu dans un journal que ces machines de guerre avaient été dernièrement expérimentées avec un secret inouï.

L'endroit où se faisaient ces essais était environné d'un cordon de troupes ayant les consignes les plus sévères d'éloigner l'œil des indiscrets.

— On lit dans le *Journal du Havre*:

« Le bruit a couru sur place que l'administration de la marine avait reçu l'ordre de faire des levées exceptionnelles. Il y a beaucoup d'exagération dans cette rumeur. »

D'après les renseignements que nous avons puisés à bonne source, jusqu'à présent, on se contenterait d'accepter les réengagements et les engagements volontaires; de plus, tous les inscrits, dès qu'ils ont vingt-et-un ans, sont actuellement envoyés au service.

— Les lignes suivantes sont extraites du *Courrier du Bas-Rhin*:

« Mulhouse, 12 juillet. — Hier des officiers prussiens du corps des pontonniers et de la cavalerie sont arrivés à Lerrach, dans le grand-duché de Bade, près Bâle, sous prétexte de

chercher des fourrages. On croit que c'est pour examiner l'emplacement d'un camp. »

— La nomination de M. de Geofroy au poste de ministre en Chine a donné lieu à quelques mutations dans le personnel de notre diplomatie.

Chronique Locale et de l'Ouest.

A Saumur l'enthousiasme est très-grand parmi MM. les officiers de l'École de cavalerie; déjà les officiers d'artillerie et de la garde ont regagné leurs régiments, et les officiers des autres armes attendent l'ordre du départ.

La garnison du château a reçu l'ordre de faire ses préparatifs.

Cent chevaux de troupe ont été embarqués hier soir à la gare de Saumur pour être dirigés vers l'Est.

Les ateliers d'arçonnerie et de maréchalerie travaillent avec la plus grande activité. On dit même que des industriels de notre ville ont reçu des commandes importantes pour le service de la guerre.

Le *Journal de la Vienne* annonce, sur des informations dont nous ne sommes pas en mesure d'apprécier la valeur, que la commission des travaux publics chargée du classement des nouvelles lignes ferrées d'intérêt général à étudier ou à concéder, aurait émis un vœu très-favorable au département de la Vienne, en demandant que le chemin de fer dit du Berry, aboutissant à Châtelleraut, soit continué au delà de cette ville par Lençloître; Monts et Loudun, et non par Richelieu, Chinon, Port-Boulet ou Saumur.

Les incendies continuent toujours dans notre pays.

Mardi dernier, au village de Mesmé, commune du Vaudelnay, deux écuries contiguës, appartenant à MM. Dumeur et Maillet, ont été la proie des flammes.

Le grenier au-dessus a été également détruit avec tous les fourrages qu'il contenait.

Les secours sont arrivés de tous côtés: les pompiers du Puy-Notre-Dame sont arrivés au pas de course; mais il a été impossible d'arrêter le feu.

Les chevaux, bœufs, vaches ont pu être sauvés, mais les moutons ont péri au milieu des flammes.

La perte s'élève à 2,300 fr., dont 1,000 fr. pour M. Dumeur et 1,300 fr. pour M. Maillet.

On ignore la cause de ce sinistre.

Le même jour, un commencement d'incendie s'est encore déclaré dans les prairies de Dampierre; il a été arrêté immédiatement par quelques cultivateurs qui ont été témoins des débuts; mais personne n'a été vu dans les prés avant qu'il n'ait éclaté, et l'on se demande à quoi attribuer ces sinistres, si fréquents dans les prairies de cette contrée.

Mercredi, un nouvel incendie se déclarait dans une coupe de bois-taillis, commune de Trèves-Cunault, appartenant à M. Ernest de Fos. Deux hectares ont été brûlés. On ignore la cause de ce sinistre.

Les 74 artistes... à quatre pattes, du Théâtre brésilien, de M. Fulconi, donneront dimanche, à trois heures du soir, dans la loge, sur le quai de Limoges, une représentation pour les jeunes enfants qui ne pourraient assister à celles de chaque soir. Le spectacle sera aussi complet à cette représentation qu'à celles du soir, et les grandes personnes y trouveront les mêmes exercices pour leur instruction et leur distraction.

THEATRE DE SAUMUR.

La seconde représentation donnée par la troupe du théâtre Cluny a été aussi brillante que la première. Un public nombreux était venu applaudir les excellents artistes qui la composent. Programme attrayant et brillant.

— Mais il est trop tôt, répondit Marcien.

— Tant mieux, car je vous demanderai la permission de faire une petite visite avant de vous amener jusqu'au chemin de fer.

Marcien aurait été enchanté d'envoyer promener le docteur, tout seul; mais celui-ci insista tellement qu'il fallut bien accepter.

Ils montèrent dans la voiture du docteur; on fit mettre sur l'impériale la malle de Marcien, et l'on se mit en route. Marcien causait sans faire attention au chemin qu'on prenait, lorsqu'en regardant par la portière, il s'aperçut qu'il se trouvait dans un des quartiers les plus déserts de Paris.

— Oh diable sommes-nous? dit-il. Si j'étais une jolie femme je penserais que vous m'enlevez... mais de notre temps on n'enlève même plus les femmes, on n'enlève que les caisses.

— Nous allons arriver, répondit le docteur.

— Ah! bah! reprit tout-à-coup Marcien, avec un brusque mouvement que le docteur prit pour une exaltation fébrile, j'aurai plus tôt fait de vous souhaiter le bonjour et de chercher un sacre.

Il ouvrait déjà la portière, lorsque le docteur le retint vivement, en lui disant:

— Vous perdriez votre temps. Nous arrivons tout de suite chez mon client. Il est neuf heures vingt, ajouta-

l-il en tirant sa montre; je resterai à peine quelques minutes; nous ne sommes pas loin de l'embarcadère, et je vous garantis que vous y serez un quart-d'heure d'avance.

Un instant après, la voiture s'arrêta devant une grande et belle maison, mais d'une assez triste apparence. On ouvrit les deux battants d'une lourde porte cochère, que l'on referma dès que la voiture fut entrée.

— Je vous engage à descendre, dit le docteur. A la suite de cette cour, il y a un fort beau jardin, où vous pourrez vous promener pendant que je ferai ma visite.

— Je vous donne cinq minutes pour ordonner vos drogues, répondit Marcien en descendant de voiture. Passé ce temps, je ne vous attends plus; je m'en vais, je vous en préviens.

— Soit, répondit le docteur avec un imperceptible sourire.

Il fit un signe rapide à un homme qui se trouvait là, et lui dit avant d'entrer dans la maison:

— Conduisez monsieur dans le jardin.

Cet homme, qui était taillé en Hercule, avait une casquette, une veste et un tablier bleu, comme un domestique au milieu de son travail. Il jeta sur Marcien un

étrange regard, et le conduisit dans un vaste jardin. On voyait au fond, dans les allées, plusieurs personnes qui allaient et venaient; de nombreux domestiques, portant également le tablier bleu, suivaient les promeneurs, et semblaient très-attentifs et très-zélés.

— Peste! se dit Marcien, voilà une maison bien montée!

Puis il reprit, en s'adressant au domestique qui l'escortait:

— Savez-vous que ce jardin est un véritable parc... Une belle grille, d'un beau travail! ajouta-t-il en regardant une large grille de fer qui séparait le jardin de la cour. — Les singulières petites pièces! continua-t-il, en apercevant de petites chambres dont toutes les portes ouvraient sur le jardin. Elles ne sont pas gales ces chambres-là, avec leurs fenêtres grillées et leur petit lit de fer qu'on entrevoit... C'est drôle, elles se ressemblent toutes comme les alvéoles d'une ruche!... Votre maître a donc une nombreuse famille?

— Oh! très-nombreuse, monsieur!

Marcien murmura entre ses dents:

— Ce doit être au moins Danaüs, père des cinquante Danaïdes.

L'Hercule, qui ne connaissait pas cette illustre famille du tonneau, crut que les divagations commençaient. (La suite au prochain numéro.)

ment exécuté, suppression de la conférence, remplacée par une scène dramatique : la *Grève des Forgerons*, de F. Coppee, parfaitement dite par M. Vaillant, — tout enfin faisait espérer une soirée des meilleures, et si nous préférons la première, ce n'est pas à coup sûr la faute des artistes.

Les *Sceptiques*, la dernière œuvre de F. Ma-lefille, ne nous paraît pas valoir, à beaucoup près, la pièce de M. Cadol. Les caractères y sont trop forcés et les situations des plus faus-ses. Les deux premiers actes seuls nous pa-raissent bien, mais les deux derniers sont trop tendus, et le dénouement n'arrive que fort tard et par un immense concours de cir-constances et de personnages.

Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre davantage sur cette pièce qui, au demeurant, est bien écrite, mais qui contient des énormités comme situations, et qui roule encore sur l'a-dultère. L'auteur y a cependant dessiné deux beaux caractères : celui de Pierre Froment et celui de Blanche d'Aprémont, et cela console un peu des autres qui sont tous peu sympa-thiques.

L'interprétation n'a rien laissé à désirer, et nous sommes heureux que M. Larochelle nous ait donné l'occasion d'apprécier ses artistes et les deux pièces qu'il a représentées sur notre scène. Nous ne pouvons que le remercier, en lui assurant la plus brillante réception à son plus prochain voyage à Saumur. J. B.

Pour chronique locale et nouvelles diverses : P. GODET.

Dernières Nouvelles.

DÉCLARATION DE GUERRE A LA PRUSSE.

Paris, 15 juillet.

On assure que le conseil des ministres s'est réuni dans la soirée à Saint-Cloud, où M. de

Gramont devait communiquer le contenu d'un télégramme de M. Benedetti.

Hier, dans la soirée, M. de Werther a avisé M. de Gramont qu'il quitterait Paris le 15 au matin, allant en congé.

Hier, à minuit, une manifestation hostile a eu lieu devant l'ambassade de Prusse. Des cris belliqueux ont été poussés.

Aujourd'hui, à une heure, une communi-cation simultanée est faite au Sénat et au Corps-Législatif, exposant la situation et se terminant par l'annonce d'une déclaration de guerre à la Prusse.

Cette déclaration était précipitée par une circulaire du roi à ses agents prussiens à l'é-tranger.

Primo : confirmant l'affront fait à M. Bene-detti ;

Secundo : refusant la renonciation du prince de Hohenzollern ;

Tertio : lui restituant sa liberté d'accepter la couronne.

Sur le boulevard, à onze heures et demie, la Rente est tombée à 65.50.

Paris offrait, hier soir, un spectacle des plus émouvants.

Depuis une heure, la foule anxieuse en-combrait les abords du Corps-Législatif : on attendait une déclaration du gouvernement mettant fin aux incertitudes poignantes qui durent depuis plusieurs jours.

Dans les couloirs du Corps-Législatif, les députés étaient harcelés de questions aux-quelles ils ne pouvaient répondre. A six heures, on a appris que le ministère remettait à demain la communication qu'il avait à faire aux Cham-bres.

La foule, désappointée, s'est alors disper-sée ; en ce moment, l'Empereur sortait des

Tuileries en voiture découverte, se rendant à Saint-Cloud ; les passants se sont aussitôt pré-cipités devant son passage, entourant sa voi-ture, et ont acclamé Napoléon III aux cris de : Vive l'Empereur ! à bas la Prusse ! vive la guerre !

Dans la soirée, plusieurs manifestations belliqueuses ont eu lieu dans plusieurs quar-tiers de la capitale.

Des bandes considérables, formées en ma-jeure parmi d'étudiants et d'ouvriers ont par-couru les boulevards, la rue du Temple, la rue de Grenelle.

Partout retentissaient les cris mille fois répétés de : A Berlin ! Vive l'Empereur ! A bas la Prusse ! On entonne le chant du départ ; à neuf heures les rues principales sont encombrées, la circulation des voitures est devenue impos-sible, les omnibus sont forcés de changer d'i-tinéraire.

5.000 personnes parcourent le faubourg Saint-Antoine, et le quartier latin, plusieurs portent des drapeaux tricolores.

A minuit, une bande arrive au Carrousel, s'y arrête et s'écrie : Vive l'Empereur ! à bas la Prusse ! vive la guerre ! Puis elle se dirige vers la place Vendôme où habite le maréchal Canrobert, et se livre à une manifestation semblable. On dit qu'elle s'est dirigée, à une heure, vers Saint-Cloud.

Cette agitation continue aujourd'hui ; on comprend que le sentiment de révolte contre une nation séculairement hostile et contre son attitude insolente a blessé au plus haut point les susceptibilités françaises. Cette agitation se calmera-t-elle promptement si elle est déçue dans son but ? Nous ne le croyons pas !

Les élèves de deuxième année de l'école mi-litaire de Saint-Cyr ont reçu l'ordre de partir

immédiatement pour les régiments où, par dé-cret impérial, ils sont nommés sous-lieute-nants.

Le bruit court que les hostilités seraient commencées ; nos troupes auraient passé la frontière. Rien d'officiel n'est venu confirmer cette nouvelle.

On annonce que M. Montois, actuellement préfet du Var, va être nommé préfet des Deux-Sèvres.

Pour dernières nouvelles : P. GODET.

Toute maladie cède à la douce *Revalscière du Barry*, qui rend santé, appétit, digestion et sommeil. Elle gué-rit, sans médecine, ni purges, ni frais, les dyspepsies, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, constipation, diarrhée, dissenterie, coliques, toux, asthme, étouffements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, phthisie, fluxions et tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessies, foie, reins, intestins, muqueuse, cerveau et sang. 72,000 cures, y compris celles de S. S. le Pape, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, etc., etc. — Six fois plus nourrissante que la viande sans échauffer, elle économise 50 fois son prix en médecines. — En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr. ; 1 kil., 7 fr. ; 6 kil., 32 fr. ; 12 kil., 60 fr. — La *Revalscière chocolatée* rend appétit, digestion, som-meil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux en-fants les plus faibles et nourrit dix fois mieux que la viande et que le chocolat ordinaire sans échauffer. — En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 ; de 576 tasses 60 fr., ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, — Dépôt à Saumur, chez MM. TEXIER, place de la Bi-lange, COMMON, rue St-Jean, GONDRAND, rue d'Or-léans, et chez les pharmaciens et épiciers. — DU BARRY et Co., 26, place Vendôme, Paris. (457)

P. GODET, propriétaire-gérant.

Tribunal de commerce de Saumur.

FAILLITE MIFFAULT.

Les créanciers de la faillite du sieur Miffault, M^d à Montreuil, sont de nouveau prévenus que la vérifica-tion des créances de cette faillite aura lieu en la chambre du conseil du tribu-nal de commerce de Saumur, le mardi 19 juillet courant, à une heure du soir.

Le Greffier du Tribunal,
(305) CH. PITON.

Tribunal de Commerce de Saumur.

FAILLITE RAEDLÉ.

Les créanciers de la faillite du sieur Raedlé, horloger-bijoutier à Saumur, sont invités à se présenter, le lundi 8 août prochain, à neuf heures du matin, en la chambre du conseil du tribunal de commerce, à l'effet de délibérer sur la formation d'un concordat.

Le Greffier du Tribunal,
(306) Ch. PITON.

Etude de M^e MÉHOUS, notaire à Saumur, succ^r de M^e LEROUX.

A VENDRE

UNE PETITE PROPRIÉTÉ

Située au Sauvageon, commune de Vivy.

Cette propriété se compose de mai-son d'habitation, écurie, toits à porcs, jardin et terres en différentes parcel-les d'une contenance totale de cinq hectares environ.

S'adresser pour traiter à M^e MÉHOUS, notaire rue Beaurepaire.

Etude de M^e LE BLAYE, notaire à Saumur.

A VENDRE

MAISON, rue de Fenet, à l'angle de la rue St-Michel.

S'adresser audit notaire. (203)

Etude de M^e LAUMONIER, notaire à Saumur.

LICITATION

Entre majeurs,

AVEC ADMISSION D'ÉTRANGERS,

D'IMMEUBLES,

Situés commune de St-Hilaire-St-Florent.

La vente se fera, le dimanche 24 juillet 1870, à onze heures du matin, en l'étude et par la ministère de M^e LAUMONIER.

Elle comprendra :

1^o Maison, au canton du Porteau, occupée récemment par Michel De-rouin, — caves, cour, petits jardins ; le tout joignant au nord le chemin qui monte au Porteau.

2^o Trente-huit ares 45 centiares de vigne, au canton de la Roche, joi-gnant au couchant le chemin, au midi Sanzay.

3^o Seize ares 48 centiares de vi-gne, au même canton, joignant des chemins de trois côtés.

4^o Trente-huit ares 43 centiares de terre, au canton des Bas-Pré-Bois-seau, joignant au midi M. Poitou, au nord Meignan.

On peut traiter à l'amiable avant l'adjudication.

S'adresser : à M. René CHEVALLIER-CHENUAU, à St-Florent ; Et à M^e LAUMONIER, notaire.

AUX ASTHMATIQUES.

M. AUBRÉE, médecin-pharmacien à Burie (Charente-Infé-rieure) maintenant à la Ferté-Vidame (Eure-et-Loir), a obtenu, par sa précieuse découverte, plus de 1500 guérisons. Il en adressera, franco, la preuve, aux personnes qui lui en feront la demande — Prix du traite-ment 50 fr.

Rétention d'urine, douleurs né-phrétiques, prompt guérison ; traite-

ment spécial de M. Aubrée — Prix 15 francs. (252)

Etude de M^e Henri PLÉ, commis-saire-priseur, et DUFOUR, huis-sier à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE

PAR SUITE DE SAISIE.

Le mardi 19 juillet 1870, à midi, et jours suivants, il sera procédé, par le ministère de M^e Henri Plé, com-missaire-priseur, dans une maison sise à Saumur, rue Brault, n^o 7, à la vente publique aux enchères, d'objets mobiliers saisis sur la dame Augus-tine Dorizon, épouse séparée du sieur Joseph Marandeu, suivant procès-verbal de M^e Dufour, huissier à Saumur.

Il sera vendu :

Plusieurs lits, bonnes couettes, traversins et oreillers en plumes d'oie, bons matelas, couvertures, couvre-pieds, rideaux, grande quan-tité de beaux draps, serviettes, nap-pes, essuie-mains, robes confection-nées et en pièces, plusieurs beaux châles, chemises, jupons, etc. ; se-crétaires, commodes, flambeaux, grandes glaces, pendules, bureau tables de jeu, guéridons, porcelaine, batterie de cuisine, bouteilles vides et quantité d'autres objets.

On paiera comptant, plus 5 p. 0/0.

A LOUER

Pour la St-Jean 1871,

L'HOTEL DES VOYAGEURS

BIEN ACHALANDÉ,

Situé à Saumur, rue d'Orléans.

Vaste cour, grandes écuries, remi-ses, hangars, magasins, etc.

Cet hôtel offre, en outre, les servi-tudes désirables pour toute espèce d'industries.

S'adresser à M. ROCHAT. (261)

A VENDRE

UN CABRIOLET à 4 roues, pres-que neuf. S'adresser au bureau du Journal.

ON DEMANDE un Courtier, pour une compagnie d'assurance contre l'incendie à prime fixe. Fortes remises. S'adresser au bureau du journal.

ON DEMANDE UN ASSOCIÉ, pour le commerce des vins mousseux, dans les environs de Saumur.

Écrire franco, aux initiales A et D, poste restante, Saumur. (282)

On demande une apprentie pour les modes et la lingerie.

S'adresser au bureau du Journal.

BOURSE DE PARIS.

RENTES ET ACTIONS au comptant.	BOURSE DU 14 JUILLET.			BOURSE DU 15 JUILLET.		
	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.
3 pour cent 1862	68		2 85	66 25		1 75
4 1/2 pour cent 1852	101 50		2 50	99 75		1 75
Obligations du Trésor	490	5		486 25		3 75
Ville de Paris 1869	347		5	340		7
Banque de France	2815		5	2780		35
Crédit Foncier (estamp.)	1165	95		1135		35
Crédit Foncier colonial						
Crédit Agricole	605			617 50	12 50	
Crédit industriel	552 50			632 50		
Crédit Mobilier (estamp.)	190		16 25	185		5
Comptoir d'esc. de Paris	725		10	710		15
Orléans (estampillé)	967 50		12 50	950		17 50
Nord (actions anciennes)	1137 50		22 50	1097 50		40
Est	595		20	590		5
Paris-Lyon-Méditerranée	995		25	970		25
Midi	650		5	640		5
Ouest	616 25		8 75	610		6 25
Charentes	490		10	490		
Vendée						
C ^o Parisienne du Gaz	1515		30	1585		30
Canal de Suez	227 50		5	232 50		5
Transatlantiques	190		5			
Cable transatlantique	330					
Compagnie immobilière	110		5	90		20
Emprunt italien 5 0/0	51 25		2 75	48 50		2 50
Autrichiens	683 75		26 25	640		43 75
Sud-Autrich.-Lombards	395		5	370		25
Victor-Emmanuel						
Crédit Mobilier Espagnol	392 50		17 50	340		52 50
Est-Hongrois						
Foncier autrichien	1000		50	970		30
OBLIGATIONS 3 p. 0/0, garanties par l'État, remboursables à 500 fr.						
Nord	345			335		
Orléans	340			332 50		
Paris-Lyon-Méditerranée	335 50			325		
Ouest	337			331 25		
Midi	330			325		
Est	348			335		

Saumur, P. GODET, imprimeur.

CITRONADE ET ORANGEADE ALGÉRIENNES

La CITRONADE s'emploie pour tous les usages domestiques au lieu de citron et pour la limonade ; flacon équivalent à 50 citrons, 1 fr. 50, chez les épiciers. Dépôt et vente en détail, chez M^{me} GONDRAND, rue d'Orléans. (291)

Vu par nous, Maire de Saumur, pour légalisation de la signature de M. Godet. Hôtel-de-Ville de Saumur, le 18 LE CONSEILLER MUNICIPAL DÉLÉGUÉ FAISANT FONCTIONS DE MAIRE.

Certifié par l'imprimeur soussigné.